

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 32

Artikel: L'orgouet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Cinq sacrificateurs, désignés par le grand rabbin, sont attachés à l'abattoir de la Villette, à Paris, où ils tranchent religieusement chaque matin un nombre de fanons proportionné aux besoins de la population israélite de la capitale. Ils doivent connaître à première vue la pureté ou l'impureté des animaux et les organes que le Lévitique défend de manger. Au moment de l'immolation, l'animal, dont les pieds de derrière sont liés, est amené près d'un treuil, dont un brusque mouvement le renverse sur le flanc droit, la gorge tendue. Le sacrificateur se dirige vers la victime en prononçant ces paroles : « Béni soit le Seigneur qui nous a jugé digne de ses préceptes et nous a prescrit l'égorgeage. » Ensuite, il se baisse et coupe la gorge de la bête. Il a eu soin de constater d'abord, en passant deux fois l'ongle sur le tranchant de son damas, que cet instrument n'est point ébréché ; car s'il l'était, la tradition enseigne que le bœuf pourrait avoir peur et que son sang se coagulerait dans le cœur, sans pouvoir en sortir. Or l'Écriture dit : « Vous ne mangerez d'aucun sang. »

En se relevant, le sacrificateur s'assure qu'il n'a pas touché, avec son damas, la colonne vertébrale, ce qui rendrait la viande impure. Puis, quand les aides ont ouvert l'animal, ils regardent si les poumons, l'estomac, la vésicule du fiel et de la rate sont dans les conditions exigées par la loi religieuse ; autrement l'animal serait déclaré impur et refusé pour la boucherie juive. »

L'orgouet.

Tsacou, deïn stu mondo, a sa rachon d'orgouet, lè z'ons pou, lè z'autro prào ; mà ti, mémameint cliào que ne font pas état d'èin avài, sont on bocon orgoliào. Et n'ia rein dè mau à cein poru que cein ein-coradzai à bin fèrè ; mà ne faut portant pas trào s'èincrairè, sein quiet on sè met pè la leinga dàu mondo et lè dzeins ne sè font pas fauta de vo z'eimbètà.

Faut cein que faut ; et n'est què justo que lè dzouveno sordà sè redresséyiont quand l'ont ein-fatà la tuniqua et que sè sont affublià dàu chacot po lo premi iadzo. Et quand l'ont lè galons dè caporat : bigrenette ! n'est pas rein ; sè pàovont bin montà on bocon lo cou ; mà y'èin a que lo font pi trào. Et lè z'officiers ! c'est onco bin pi : ne rizont pas et passont rai coumeint lè grands conseillers que sè vont fèrè assermeintà. N'ia pas tant qu'ài colonets fédérats, que sont portant d'ai dzeins rassis, que n'aussont pas lào petita vanità ; kà quand sàvont qu'on têt dzo sè faut trovà équipà et à tsévau, s'on lào z'allàvè derè que n'ont pas fauta d'allà, sè peinsériont : t'èinlèvài lo comerce !

Ora n'est pas rein què su lo militéro que cein va dinsè ; l'est pertot. Et cliào qu'ont étà primà à n'on concou po on màcllio à bin po 'na modze ! Et cliào qu'èpèclliont la brotse à l'abbayi ào que font on bon carton ào ti fédérat ! n'èin a min coumeint leu. Enfin quiet ! pertot lài a dè l'orgouet, mémameint tsi cliào que gâgnont ài gueliès ; mà n'est onco rein, lè z'hommo ; lè fennès, c'est bin dè pe pi. Ne parlo pas dè lào nippès, kà tsacou sà prào que l'àmont mi crèvâ dè fan què dè portâ on tacou à lào roba.

Que lo cotillon dè dézo sâi dégrussi ào fé avoué 'na panosse, ne fâ pas onco tant, on lo vâi pas ; mà la taille, lè volants et lo mougnon dè pè derrai dusont ètrè que n'iaussè rein à derè.

Et pi quin honneu quand l'ont on hommo hiaut pliâci ; et que fâ pliési dè s'ourè derè : la syndiqua, la dzudze, l'assesseuza, la conseillère, la préfetta, la greffière, la capitaina, avoué lo mot « madama » dévânt, bin einteindu, que ma fâi cliào que n'ont pas on hommo que pouessè dinsè lào bailli on bio mot, bisquont què dâi tonaires.

Quand lo Louis à Diuston fè nommâ officier dè l'état civit, sa fenna, la Françoisè, étâit tota foula de cein que le porrâi petètrè avâi assebin on nom d'honneu ; mà coumeint diabe faillai-te derè ? cliâ tsancra dè pliace n'avâi pas on mot qu'aulè bin po 'na fenna, kà on ne poivè portant pas lài derè « la pétabossena » ; mà coumeint l'avâi oïu derè que ti lè z'hommo hiaut pliâci étiont cein qu'on dit ein français dâi « fonctionnaires publics » le sè peinsà : y'è me n'affèrè. Adon on dzo que le dévessâi allâ bairè lo café tsi la syndiqua, lo Louis à Diuston, que n'étâi rein bin, dut sè mettrè ào lhi et la Françoisè dut restâ à l'hotò po se per hazâ vegnâi cauquon. La syndiqua, que l'atteindâi et que ne la vâi pas veni, la va criâ et lài fâ : Venez-vous, on vous attends avec impatience ? — Oh ! madame la syndique, repond la Françoisè, je suis désolée de ne pouvoir aller, car mon mari est au lit et je dois rester pour répondre au monde ; c'est ennuyeux, mais vous savez aussi bien que moi que quand on est « femme publique » on ne fait pas toujours ce qu'on voudrait ; le devoir avant tout !

LA QUITTANCE DE LOYER.

VIII

La jeune modiste resta confondue.

— Comment ! dit-elle, on a payé pour moi ?

Tante Amélie écarta les bras.

— Il y a apparence, répondit-elle enfin. Je vais demander, ce soir, des explications à mon neveu... puisque c'est lui qui m'a rapporté cette somme... *de votre part...*

— Comment ! c'est M. Edmond ?

— M. Edmond, lui-même, oui, mademoiselle...

Et ici, tante Amélie, qui ne plaisantait pas, demanda avec autorité :

— Est-ce que vous auriez des titres à l'obligeance de *monsieur Edmond*, dont vous connaissez si bien le *petit nom* ?...

— Aucun, mademoiselle, aucun !... je vous assure !... Et je ne m'explique pas..., ajouta la jeune fille en devenant cramoisie.

— Je ne me l'explique que trop, moi, mademoiselle !... C'est bien ; je verrai mon neveu quand il rentrera !...

La pauvre jeune fille n'eut rien à ajouter. Elle remit son argent dans son porte-monnaie, salua sa propriétaire et sortit toute confuse.

Il eût fallu entendre tante Amélie, quand elle se trouva seule !

— Voyez-vous ce polisson de neveu ? s'écria-t-elle avec fureur. Il détourne l'argent du ménage pour payer le loyer des demoiselles dans l'embaras ?... Ah ! monsieur mon neveu qui entretient une modiste !... Et il doit sans doute l'avoir meublée, puisqu'il paie aussi son loyer !...

Dans la journée, elle fut tellement énervée par la colère qui lui gonflait le cœur, qu'elle ne put pas travailler. Si elle prenait son ouvrage, ses mains crispées lui refu-